

MLR 1971

*Cinquante-neuvième*

LETTRE OUVERTE  
aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'Été 1967.

Mes chers confrères,

J'ai la plus vive admiration pour les hommes politiques. Leur pouvoir d'incantation me confond. Ce sont de grands magiciens. Des mesures jugées vexatoires au départ finissent, grâce à eux, par être trouvées bénéfiques. Tels sacrifices semblent-ils trop durs? De fortes paroles en exalteront aussitôt la vertu, au point qu'un casse-pipes devient une fête offerte à des privilégiés promus, pour la circonstance, la fleur d'une nation.

Je me demande pourquoi l'éducation des jeunes acteurs n'est pas confiée à des personnages aussi exemplaires. Les novices de la scène sont condamnés à un enseignement par trop abstrait. La plupart des écoles les enveloppent d'insipides flonflons musicaux. Pourquoi? Il serait tellement plus efficace de les baigner dans la vie politique, cette réalité aux multiples visages. Ainsi, ils apprendraient sans effort l'intrigue, la combine, le chantage, le coup-fourré, le marchandage au service de la tactique et de la stratégie. Quelle école est à même de prodiguer un enseignement d'une telle richesse? Les résultats le prouvent. Aucun comédien n'atteint à l'audience d'un maître de la politique. Ce dernier, et c'est là sa supériorité, impose son jeu comme l'image même de la réalité.

Le comédien, quel que soit son génie, reste le troubadour de la fiction.

Pourquoi ce hors-d'œuvre, me direz-vous ? Pourquoi abandonné-je cette fois les fourrés du Bois Sacré, si riches pourtant en aventures étonnantes ou singulières ? Ce ne sont pas, je vous prie de le croire, les motifs qui font défaut. J'aurais voulu vous parler de Paul Dresse, le courageux directeur d'« Audace », bientôt réduit au silence devant une indifférence dont il accuse surtout la presse ; mais n'est-elle pas le reflet servile de sa clientèle ? Il m'aurait plu de vous entretenir de Marcel-Janus Thiry, dont le wallinguisme pointu s'accommode si bien de la provende belge ; et aussi de Maurice Béjart, non certes pour le critiquer, mais pour saluer en lui le sauveteur de notre honneur national, car à Montréal, le « Ballet du XXe. siècle » — aussi prestigieux que cosmopolite — a camouflé brillamment notre propre faiblesse saltatoire . . .

Tant pis, je n'en ferai rien pour l'heure et voici la raison. Il m'est tombé sous les yeux un texte fort troublant. En vérité, il ne me lâche pas. Et pourtant, je n'ai découvert aucun génie ; je ne puis, comme le bon La Fontaine, demander à tout venant : « Avez-vous lu Baruch ? ». Non, c'est un texte rédigé par des juristes, ayant la sécheresse d'un constat. Mais il se termine par un appel. Un appel aux hommes de bonne volonté. J'ai frémi à ces paroles au parfum évangélique. Homme de bonne volonté, je prétends l'être, et me voici prêt à répondre : Présent !

— Minute ! me souffle-t-on aussitôt. Sois prudent. Tu vas faire de la politique et tu n'y entends rien, car tu juges de ses effets sans connaître ses arcanes. Nous sommes loin des Évangiles. Leur lecture n'est même plus recommandable à l'homme d'aujourd'hui. Autant se pendre, à défaut de mourir de honte. La bonne volonté seule est sans vertu. Il faut toujours penser aux suites d'un geste. Tu veux défendre une juste cause. Soit. Mais la justice, ne l'oublie pas, varie selon les camps. L'unité est un mythe. Il faut donc bien s'accommoder de la division et c'est pour-



quoi il y a des races, des religions, des clans, des nations, des langues, des idéologies. Tu prétends n'appartenir à aucun parti ; c'est dangereux, car personne ne te croira, même si tu te réclames de ce méchant Pope : « Un parti est la folie de beaucoup au bénéfice de quelques-uns ». Quoi que tu fasses, on te collera une étiquette, parce que, de nos jours, l'étiquette est de rigueur.

Musee de la Litt.  
1717

Vous l'avouerez-vous ? Cette sermonne ne m'a pas convaincu. Je suis homme de bonne volonté, sans plus, et j'entends ne pas en démordre. Si, en ce faisant, je touche à la politique, c'est à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose. Je récuse l'étiquette. Elle est utile pour les bœufs, mais, pour les hommes, comment s'y retrouver ? Je pense à ce soldat américain qui, assistant sans y participer à un service du cardinal Spellman, expliqua, pour se justifier, qu'il pratiquait une autre religion et, prié de préciser, dit simplement : « Je suis chrétien ». Tout agnostique que je suis, je dirais volontiers la même chose. C'est déroutant, je l'admets. Si les catholiques ne sont plus des chrétiens et si les agnostiques prétendent l'être, comment y voir clair à la fin ? Et les gestes créent les mêmes confusions. Quoique identiques, ils seront absous ou condamnés d'après les normes d'une optique partisane. Bravo ou haro ! C'est pourquoi il est utile d'appartenir à un clan et les étiquettes, je le comprends à présent, ne servent pas aux seuls bœufs.

Pour un homme solitaire et se voulant indépendant, la tâche est autrement difficile. Ainsi je ne crois pas, à Dieu ne plaise, à cet « *Ultimo ratio regum* » dont Louis XIV ornait ses canons et je penche plutôt pour Dostoïewski quand il écrit : « Je ne comprends décidément pas pourquoi il est plus glorieux de bombarder de projectiles une ville assiégée que d'assassiner quelqu'un à coups de hache », mais le moment est mal choisi, paraît-il, pour émettre pareille opinion.

Il sera, je le crains, toujours mal choisi aux yeux des gens en place. Le Sermon sur la Montagne n'a pas dû plaire aux Phariséens. Aussi, comme la bonne volonté ne saurait être conditionnelle,

je réponds à l'appel ; même, pris soudain d'un beau zèle, je vous invite à y répondre avec moi. « Le monde, a dit Gide, ne peut être sauvé que par quelques-uns. » Je ne crois pas que nous sauverons le monde, mais nous pouvons élever la voix pour défendre la dignité humaine. Même si le geste semble aléatoire, même s'il paraît inutile. Mais il ne l'est pas, car le verbe finit toujours par dominer le fracas des armes. Les vraies victoires, selon Pittacos, sont celles que l'on remporte sans verser le sang. C'est une parole à méditer.

Si vous êtes hommes de bonne volonté, joignez-vous donc à moi, mes chers confrères, et la paix sera votre lot, comme il est dit dans les Evangiles : « Paix aux hommes de bonne volonté ».

ROGER AVERMAETE.

Je transmettrai toutes les déclarations signées à Maître Cornil, bâtonnier de l'Ordre des Avocats, à Bruxelles.